



S'inventer un autre monde

Le Club Méditerranée et la genèse des clubs de vacances en France
(1930 – 1950)

Bertrand Réau

DANS **ACTES DE LA RECHERCHE EN SCIENCES SOCIALES** 2007/5 n° 170 , PAGES 66 À 87
ÉDITIONS **LE SEUIL**

ISSN 0335-5322

ISBN 9782020966269

DOI 10.3917/arss.170.0066

Date de mise en ligne : 03/01/2008

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-actes-de-la-recherche-en-sciences-sociales-2007-5-page-66?lang=fr>



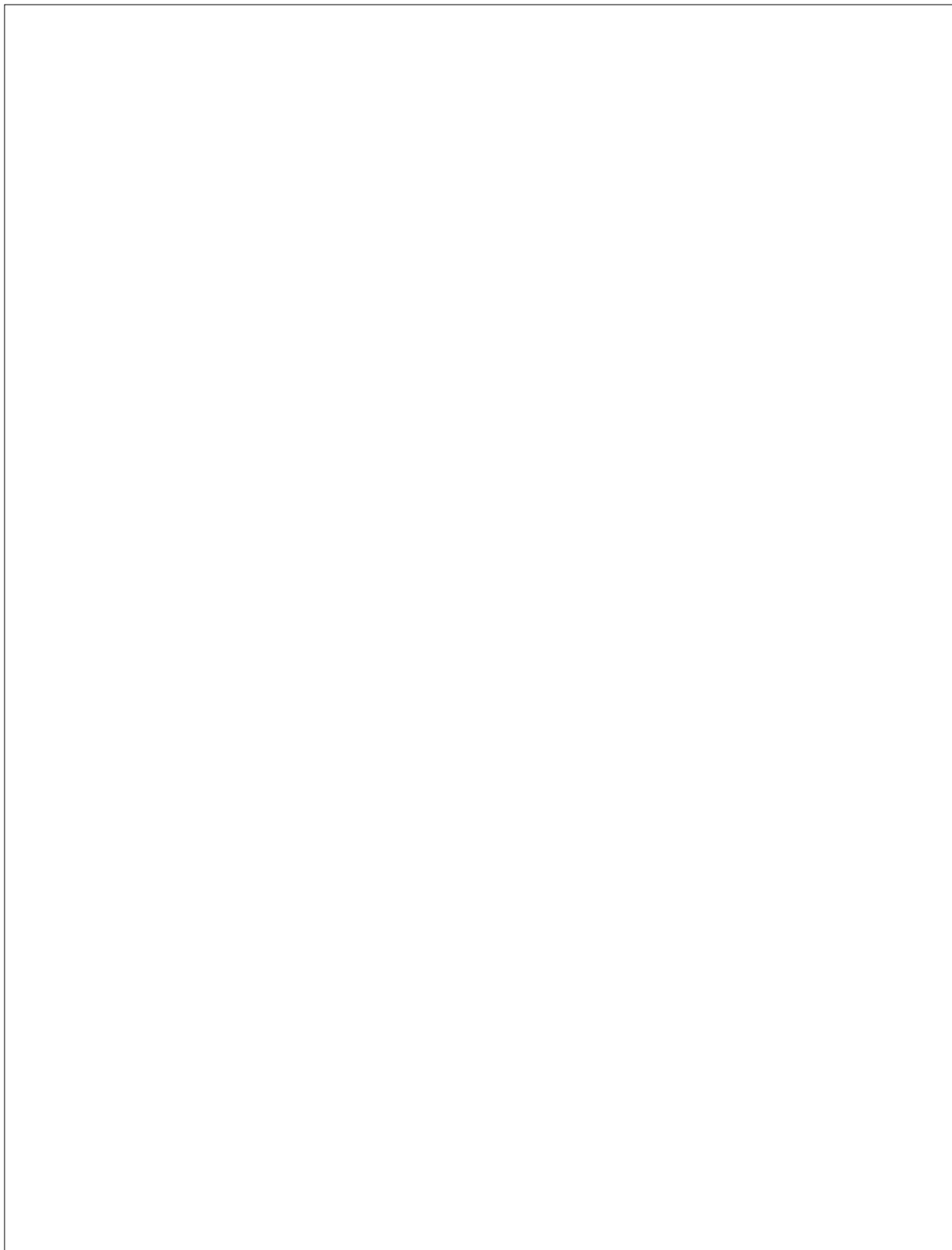
Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



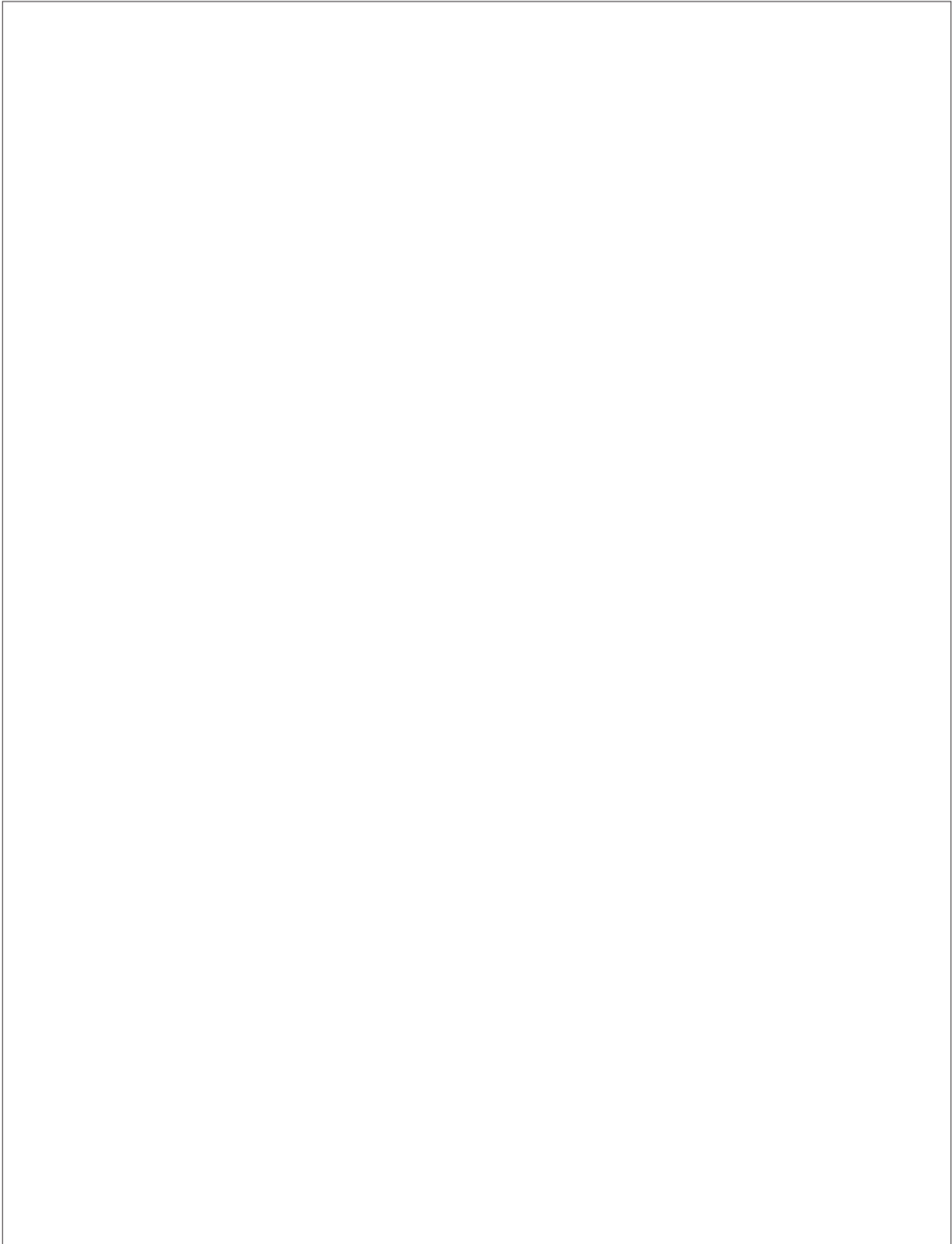
Distribution électronique Cairn.info pour Le Seuil.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.



PREMIER BULLETIN DE L'ASSOCIATION annonçant la création du Club Méditerranée. La photographie principale représente un des pionniers de la pêche sous-marine, Marcel Contal.



S'inventer un autre monde

Le Club Méditerranée et la genèse des clubs de vacances en France (1930 – 1950)

Proposer des activités sportives, des animations avec le transport, l'hébergement et la restauration est une chose commune aujourd'hui à de nombreux hôtels, campings et autres résidences de vacances. Pourtant, l'idée d'associer ces services avec une formule « tout inclus » est née, il y a plus de 50 ans, dans des circonstances bien particulières : entre 1948 et 1950, certains membres de l'équipe de water-polo du Racing Club de France et leurs proches créent plusieurs clubs de vacances. La formule proposée séduit un public qui est souvent assimilé à une nouvelle petite bourgeoisie et une bourgeoisie urbaine, et qui s'oppose aux valeurs conservatrices de la bourgeoisie traditionnelle. Afin de retracer la genèse de ce type de vacances et de rompre avec l'illusion de la création *ex nihilo* (« géniale ») d'un ou deux hommes¹, on a reconstitué les trajectoires sociales et professionnelles des fondateurs de ces clubs en tentant d'identifier les particularités des espaces dans lesquels ils ont été initiés aux loisirs : les Auberges de jeunesse (AJ) et les clubs de natation². Ces institutions ont en commun de promouvoir une indépendance de jeunes relativement aisés par rapport aux adultes, aux conventions sociales et aux clivages politiques et religieux tradi-

tionnels qui dominent l'espace des loisirs des années 1930. Elles participent à l'autonomisation des loisirs déjà à l'œuvre dans le champ sportif, pour lequel Jacques Defrance note un double rejet : « sont à la fois refusés les sports englués dans les conventions sociales et [qui], d'une certaine manière, [ont] partie liée avec l'ordre social (vie mondaine et bourgeoise, sociabilités populaires) et [...] les usages "missionnaires" du sport, le sport militant, qui a partie liée avec la réforme des mœurs, la conversion politique, religieuse, ou la révolution³ ».

Mais l'invention de cette formule de vacances interroge sur les intérêts des agents à créer un jeu social en dehors de la société ordinaire. Plus globalement, elle pose le problème de la reconversion d'agents à fort capital lorsque les débouchés « ordinaires » sont bloqués/saturés. Une des options qui permettent d'éviter un déclassement est alors de se créer son propre jeu social. Ainsi, l'étude de la création du Club Méditerranée permet de voir comment l'invention d'un secteur de l'activité culturelle est susceptible de devenir un îlot d'autopromotion sociale et de reconversion de ressources sans débouchés à un moment donné⁴. Les promoteurs des clubs de vacances n'appartiennent pas

1. Pierre Bourdieu, « Le mort saisit le vif : les relations entre l'histoire réifiée et l'histoire incorporée », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 32-33, avril/juin 1980, p. 3-15.

2. Cet article repose sur une enquête menée à partir des archives, de la documentation relative au Club Méditerranée et d'entretiens approfondis avec d'anciens

nageurs ayant un lien avec les clubs de vacances du début des années 1950.

3. Jacques Defrance, « L'autonomisation du champ sportif (1870 – 1970) », *Sociologie et sociétés*, XXVII (1), 1995, p. 21-22.

4. En ce sens, les inventions liées aux loisirs représentent un objet d'étude qui se prête particulièrement bien à l'analyse des formes

de reclassement. Ainsi, on peut penser aux ingénieurs qui, à la fin du XIX^e siècle, trouvent dans la création d'une association de tourisme telle que le Touring Club de France un moyen d'accumuler un capital symbolique qui leur fait défaut dans l'exercice de leur profession (voir Catherine Bertho Lavenir, *La Roue et le stylo. Comment nous sommes devenus touristes*,

Paris, Odile Jacob, 1999). Mais, sans doute aussi, les trajectoires de fondateurs de Terres d'aventure ont quelque chose à voir avec ces processus de reclassement (voir Éric Passavant, « L'enchantement du monde par le voyage : étude du renouvellement d'un mysticisme laïc et cultivé », thèse de doctorat en sociologie, Paris, EHESS, 1996).

à la bourgeoisie traditionnelle. Leurs familles ont récemment fait fortune et le capital économique familial n'est guère stabilisé. Plusieurs sont d'origine étrangère (Russes, Belges, Arméniens, etc.). Ils développent très tôt une forme de cosmopolitisme à travers les compétitions de natation. Pour la plupart, ils ont arrêté leurs études très tôt, ce qui est l'usage dans la bourgeoisie économique. De surcroît, ils appartiennent à la génération née durant ou au sortir de la Première Guerre mondiale, à un moment où le creux démographique place très tôt (et donc pour longtemps) leurs aînés à des postes de responsabilité (ce qui réduit d'autant leurs perspectives d'intégration). Globalement, ils n'ont pas une position assurée dans la bourgeoisie.

Leur rapport à la bourgeoisie traditionnelle est ambigu : s'ils professent des valeurs « opposées » à celles de la bourgeoisie (en matière de sexualité et de famille par exemple), ils fréquentent aussi le club sportif mondain du Racing. L'originalité de la plupart d'entre eux réside dans leurs capacités sportives qui leur permettent une reconversion temporaire réussie. Pour autant, c'est un capital éphémère (biologiquement) qui, en raison de l'état du marché sportif (et surtout du marché publicitaire associé), ne peut pas déboucher sur une profession stable : la natation n'est pas professionnalisée, tandis que les reconversions parallèles dans le sport (entraîneur, journaliste sportif, commentateur, etc.) sont peu nombreuses et guère attrayantes (économiquement et symboliquement). Le vieillissement social les contraint à la recherche d'une solution pour éviter un déclin que les profits procurés par leurs ressources sportives ont reporté jusqu'alors. Il s'agit donc pour eux de reconvertir ces ressources en capital économique et/ou culturel. Leurs clubs s'apparentent à un « bricolage réussi » dans la mesure où ils rencontrent les aspirations de catégories sociales montantes (diplômées et cultivées) et participent au renouvellement des loisirs. Retracer les espaces de socialisation aux loisirs des promoteurs de ces clubs et les modalités de reconversion de leurs ressources sportives en capital économique permet d'analyser les conditions sociales de production d'une forme de vacances mettant en œuvre une conception hédoniste des loisirs fondée sur le jeu comme finalité et non plus comme moyen éducatif.

Une socialisation collective aux loisirs indépendante des encadrements politiques et religieux : le « jeu pour le jeu »

Durant l'entre-deux-guerres en France, les Auberges de jeunesse et les clubs de natation connaissent un essor quantitatif. En 1938, encouragé par le gouvernement du Front populaire, le mouvement laïc des Auberges (le Centre laïque des auberges de jeunesse) compte 37 000 membres⁵. Entre 1920 et 1939, le nombre de licenciés des clubs de natation passe de 935 à environ 16 000⁶. Au cours de cette période, la natation, comme de nombreux sports, se détache des clivages politiques et religieux⁷. De même, au-delà du clivage laïc/religieux qui sépare les mouvements des Auberges de jeunesse (AJ), le caractère urbain et les origines sociales plutôt élevées rassemblent les ajistes. Leur succès quantitatif est en partie lié à une relecture ludique des activités sportives ou « militantes ». C'est à partir d'un club de natation parisien (les Ours Blancs) qu'a lieu un premier camp de vacances apolitique, dédié aux plaisirs de l'eau, aux jeux sportifs et à l'hédonisme. Cette première expérience inspire directement les clubs de vacances de la fin des années 1940.

Les Auberges de jeunesse

La mise en place de deux associations concurrentes d'Auberges de jeunesse au début des années 1930 s'inscrit, d'abord, dans le schéma général des oppositions religieuses et politiques de l'entre-deux-guerres en perpétuant le clivage entre laïcs et catholiques. La Ligue française des auberges de jeunesse (LFAJ) est fondée à l'initiative de Marc Sangnier (député de Paris, fondateur du *Sillon*) en 1930. En 1933, après l'échec du rapprochement avec la LFAJ, le Centre laïque des auberges de jeunesse émerge sous l'impulsion notamment de Marcel Auvert⁸. Pourtant, leurs formes et leurs méthodes d'encadrement semblent très proches : l'ajisme est une forme d'encadrement des jeunes par eux-mêmes. Les oppositions idéologiques apparaissent surtout au niveau des structures fédérales. Des valeurs comme la solidarité, le pacifisme⁹, la responsabilité se retrouvent aussi bien chez les « catholiques » que chez les « communistes » : les oppositions « idéologiques » tendent ainsi à s'effacer au sein des Auberges. Les prises de

5. Lucette Heller-Goldenberg, « Histoire des Auberges de jeunesse en France des origines à la Libération (1929-1945) », thèse de doctorat d'État, Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine, Université de Nice, 1985, p. 333.

6. Thierry Terret, *L'Institution et le nageur. Histoire de la Fédération française de natation (1919-1939)*, Lyon, Presses

universitaires de Lyon, 1998, p. 71.

7. Jacques Ion et Jean-Paul Augustin, *Des loisirs et des jeunes*, Paris, Les Éditions ouvrières, 1993, p. 55-78.

8. Marcel Auvert, professeur à l'école primaire supérieure de Colbert à Paris et militant de la fédération de la Seine-et-Oise, assure le secrétariat général de l'Union française des œuvres de vacances laïques

(UFOVAL), fondée en 1933. Il est aussi membre de la Commission de l'action laïque dans le second et le troisième degré (créée en 1937) et trésorier de la Fédération nationale des œuvres laïques de vacances d'enfants et d'adolescents (FNOLVEA). Nathalie Sévilla, « La Ligue de l'enseignement-Confédération générale des œuvres laïques (1919-1939) », thèse de doctorat

d'histoire, IEP de Paris, 2004, p. 474, 638 et 639.

9. À une époque où aucun parti politique ne peut vraiment être considéré comme « pacifiste » (Olivier Dard, *La France contemporaine : les années 30*, Paris, Le Livre de poche, histoire, p. 104).

position des ajistes au regard de l'actualité relèvent plus d'une forme d'humanisme, lié à une position de classe, qu'à des marquages idéologiques qui leur semblent « dépassés ».

Les ajistes associent à cette distance à l'égard des directions une méthode d'autogestion qui marque l'indépendance d'une classe d'âge par rapport aux adultes¹⁰ : « Un dénominateur commun s'impose : c'est le fait d'être jeune. [...] Les jeunes rebelles se sentent la force physique et morale de lutter contre la médiocrité et le conformisme de leurs aînés, les "vieux"¹¹... ». L'émancipation de certaines catégories de jeunes gens plutôt aisés par rapport à l'autorité familiale participe à la « neutralisation » politique des pratiques de loisirs. Les jeunesses populaires semblent plus fermement encadrées : il s'agit de leur inculquer les normes et valeurs du mouvement. Mais, plus que dans les idéologies politiques ou religieuses, c'est dans la vie collective que chacun découvre la solidarité, la responsabilité, l'amitié, etc.

Cette double autonomisation politique/religieuse et générationnelle apparaît dans des pratiques dont les objectifs sont plus ludiques qu'éducatifs : le jeu pour le jeu et non pas le jeu pour éduquer¹². Plusieurs aspects des clubs de vacances des années 1950 sont déjà présents au sein des Auberges. Les tenues vestimentaires ajistes s'opposent aux attributs de la bourgeoisie conservatrice (costume, chapeau, etc.). S'y affirme une volonté de dépasser les clivages sociaux, nationaux et sexuels (la mixité est de mise), de développer un esprit communautaire de camaraderie (le tutoiement est spontané dans les Auberges), l'amour de la nature et du voyage (marche à pied, cyclotourisme, auto-stop), le pacifisme. Le chant, la veillée et les jeux constituent les prémices de l'animation développée dans les clubs de vacances. De nombreux membres des clubs de vacances des années 1950 ont connu les AJ qui ont contribué à former leur conception des loisirs. Jean Balandjian, entré au Club Méditerranée en 1952, horloger parisien, fils d'un Arménien cordonnier immigré aux États-Unis puis en France et d'une institutrice, a connu les AJ¹³ :

« [Dans] les Auberges, il y avait un esprit qui faisait qu'il n'y avait pas de classes : on dort tous dans des dortoirs, on chante autour d'un feu de camp. C'étaient des jeunes gens, des jeunes filles qui

étaient les baba cool de l'époque, qui ne se prenaient pas au sérieux, aucun d'entre eux n'avait une situation, ils étaient tous du même milieu. »

Les clubs de natation

Les clubs de natation ont également été des cadres d'initiation aux loisirs pour les fondateurs des clubs de vacances des années 1950. Dans les années 1930 et 1940, ils ont été des champions de natation et de water-polo. Paul Morihien, Lionel Marcu, Mario Lewis, Tony Hatot, Dimitri Philippoff et Gérard Blitz (Belge, fondateur du Club Méditerranée) se sont connus dans les clubs de natation parisiens ou lors de compétitions internationales de natation et de water-polo. Les formes de sociabilité propres aux clubs de natation permettent de comprendre leurs représentations des loisirs. Le développement de la natation en France illustre en effet un mélange de mise en forme spectaculaire initiée et relayée par les journaux sportifs et des pratiques de développement du corps et de soi qui rompent petit à petit avec l'ascétisme associé à la morale hygiéniste des pratiques de bains de mer du XIX^e siècle¹⁴. Comme dans une partie de la natation, le caractère ludique, spectaculaire et le souci du bien-être corporel sont omniprésents dans les clubs de vacances des années 1950.

Les pratiques de bains sont multiples à la fin du XIX^e siècle : jeux, convivialité, bien-être corporel ou apprentissages de la nage. La natation a avant tout une vocation utilitaire pour les marins et les militaires. Mais elle ne s'impose pas à l'armée comme la gymnastique. Entretien des liens culturels et commerciaux étroits avec la Grande-Bretagne, la Belgique développe très vite une natation sportive inspirée du modèle britannique¹⁵. Les clubs bruxellois jouent le rôle d'intermédiaire entre les pratiques anglaises et leur diffusion en France. Entre 1898 et 1903, la natation sportive s'organise en France. Essentiellement concentrées dans le Nord et à Paris, ces pratiques « professionnelles » de la natation connaissent une forte popularité à la suite des championnats organisés par le journal *Le Vélo* (dès 1898), puis son successeur *L'Auto*. Dès lors, un conflit s'instaure entre les partisans de la natation amateur et le développement des spectacles sportifs (l'attrait des professionnels anglais faisant des démonstrations en France, les femmes nageuses, le caractère ludique du

10. Rémy Fabre, « Les mouvements de jeunesse dans la France de l'entre-deux-guerres », *Le Mouvement social*, 168, juillet-septembre 1994, Les Éditions de l'Atelier/Les Éditions ouvrières, p. 29.

11. L. Heller-Goldenberg, *op. cit.*, p. 333.

12. Alors que chez les Faucons rouges ou le scoutisme rouge, par exemple, le chant a clairement un objectif éducatif (Laura Lee

Downs, « Dai Faucons Rouges alle colonie rouges : la pedagogia socialista della repubblica dei ragazzi in Francia, 1932-1952 », in Marco Fincardi (dir.), *Le Repubbliche dei ragazzi nel mondo, Annali dell'Istituto Gramsci dell'Emilia-Romagna*, 4-5/00-01, Bologne, Éd. Clueb, 2003, p. 69-96; Lucien Mercier, « Enfance et Parti communiste français : le scoutisme rouge, 1921 -

1933 », in Vincent Duclert, Rémy Fabre et Patrick Fridenson (dir.), *Avenirs et avant-gardes en France, XIX^e - XX^e siècles. Hommage à Madeleine Rebérioux*, Paris, La Découverte, 1999, p. 342-356.

13. Durant les années 1930, il a rencontré Gilbert Trigano (entré en 1953 au Club Méditerranée) aux Jeunesses communistes. Il a travaillé 20 ans au Club Méditerranée.

Pour les personnages cités dans l'article, se référer à l'encadré « Repères biographiques », p. 70.

14. *Ibid.*, p. 65.

15. Thierry Terret (dir.), « Histoire de la natation », *Histoire des sports*, Paris, L'Harmattan, 1996.

Repères biographiques

Tony Hatot : champion de France de natation en 1943, prêtre-nom de l'association « Club Méditerranée » en 1950 (Gérard Blitz étant belge), issu d'une famille aisée (sa mère est dentiste), il ne travaille pas, n'étudie pas et mène une vie oisive.

Mario Lewis : fils d'un ancien consul de Panama à Paris, il vit de la fortune de sa mère et de sa grand-mère. À la fin des années 1940, il épouse Didy Blitz, la sœur de Gérard, qu'il rejoint au Club Méditerranée.

Lionel Marcu : fils d'un tailleur juif, il est d'origine sociale plus modeste. En 1949, il crée, avec Dimitri Philippoff et Édith Filipacchi (née Besnard, épouse d'Henri Filipacchi, secrétaire général des messageries Hachette), le Club olympique.

Frédéric Hubert : belge, né en 1920, fils d'un représentant de charbon devenu ingénieur en électricité, diplômé de Sup de Co, il nage depuis l'âge de dix ans. En 1933, il est au lycée Carnot et, en 1935, il devient champion de son niveau au lycée Janson-de-Sailly. En 1941, il intègre la section natation et l'équipe de water-polo du Racing Club de France. Très sportif, il pratique également le hockey et le rugby. Sous l'Occupation, il fait partie des sept membres du Racing à s'engager dans la Résistance (Forces françaises libres). Il a beaucoup voyagé. Enfin, il a surtout travaillé dans la finance.

Éric Voisin : né en 1930, il a fréquenté les grands nageurs de la fin des années 1940. D'abord en province (Châteauroux, Nancy), puis à Paris de 1948 à 1954, il nage à l'AS PTT. Il a bien connu les clubs de natation de la fin des années 1940 à Paris. Fils d'un proviseur de lycée et d'une mère au foyer (beau-père propriétaire d'un magasin connu à Châteauroux), il voulait être administrateur colonial. Il passe une licence de droit et d'histoire-géographie. Il n'a pas le concours d'administrateur et devient agent d'assurances.

Natacha Kanine : née à Marseille, fille d'un officier de marine russe immigré, petite-fille d'un amiral russe « très connu et qui avait reçu la Légion d'honneur française » ; ses parents étaient des amis de la famille de Dimitri Philippoff. La famille Kanine arrive au début des années 1920 en France. Son père, croyant que l'Armée blanche vaincrait, dilapide tout son capital. Ses deux frères sont morts en Russie. Il travaille ensuite dans la marine

marchande, alors que sa mère fait un peu de secrétariat dans une école dentaire. Natacha a fait beaucoup de natation. En 1955, elle fait des études de droit à Aix lorsque Dimitri lui propose de venir travailler au village de Baratti. Elle travaille dans les villages du Club Méditerranée jusqu'en 1986.

Marcel Hansenne : né le 24 janvier 1917, orphelin, il est élevé par un oncle à Tourcoing. Il découvre le sport grâce au patronage local, l'Intrépide du Sacré-Cœur. Il pratique d'abord le basketball et le football. Ce n'est qu'à l'âge de 19 ans qu'il se passionne pour l'athlétisme. Très vite, il devient champion junior des Flandres du kilomètre et du 600 mètres. En 1939, il obtient son premier titre de champion de France du 800 mètres à l'âge de 22 ans, douze autres (neuf sur 800 mètres entre 1939 et 1950, trois sur 1 500 mètres en 1943, 1945 et 1946) suivront ensuite avec le record de France de la distance en 1'48"3 en 1949. Il fut aussi 22 fois international entre 1940 et 1950 et il obtient trois podiums dans de grands championnats (deux fois en championnat d'Europe et une fois – à la 3^e place – aux Jeux olympiques de Londres en 1948). À 31 ans, favori pour les JO de Londres, il rate sa course sur 1 500 mètres, mais obtient une médaille de bronze sur 800 mètres. Au début des années 1950, il met fin à sa carrière sportive et rejoint le journal *L'Équipe* (fondé en 1946) grâce à Gaston Meyer (grand spécialiste d'athlétisme qui fut l'entraîneur de Marcel Hansenne au Club d'athlétisme de France). En 1956, il devient rédacteur en chef de *Sport et Vie*, magazine mensuel dirigé par Jacques Goddet et Pierre Lazareff, consacré aux différentes activités sportives et qui s'oriente vers les activités de loisirs durant les années 1960. En novembre 1963, le magazine devient *Vive les vacances*. En 1958, Marcel Hansenne devient rédacteur en chef adjoint de *L'Équipe*. De 1970 à 1982, il est rédacteur en chef du journal. Enfin, il est l'auteur de plusieurs ouvrages dont le dernier est publié en 2002 : *À Cœur et à piques* (Éd. Atlantica). Il est décédé le 22 mars 2002 à Fourqueux (Yvelines).

Sources : Édouard Seidler, *Le Sport et la presse*, Paris, Armand Colin, 1964, p. 114, 251 et 254. Article du *Monde*, le 26 mars 2002. Site Internet de la Fédération française d'athlétisme : http://www.ffathle.org/asp/mai_actualites/act_dtl.asp?actid=324.

Le Club Méditerranée en quelques dates

1950
Gérard Blitz fonde l'association à but non lucratif «Club Méditerranée». Le premier village de tentes naît à Alcudia aux Baléares. 2 300 vacanciers.

1991
Absorption du Club Aquarius.

1954
Gilbert Trigano rejoint l'équipe du Club en tant que trésorier. 7 000 vacanciers.

1993
Serge Trigano est nommé PDG. 1 230 000 clients.

1955
Fusion avec les Villages magiques.

1997
Philippe Bourguignon devient président du directoire.

1957
Le Club Méditerranée devient société anonyme à capital variable. 22 000 clients.

1999
Rachat de Jet Tours

1962
Le Club Méditerranée devient société anonyme.

2000
Diversification des activités. Le Club Méditerranée devient une société de services : Club Med World, Club Med Gym, Club Med Découverte.

1963
Edmond de Rothschild devient l'actionnaire majoritaire du Club. Gilbert Trigano devient PDG. Implantation progressive en Europe, en Afrique, en Amérique et en Asie. 87 000 clients.

2002
Henri Giscard d'Estaing devient président du directoire.

1966
Entrée du Club Méditerranée à la Bourse de Paris. 110 900 clients.

2004
Le groupe ACCOR devient actionnaire majoritaire avec 28,9 %. Nouvelle stratégie : «Cap sur l'incomparable».

1970
Rachat du Club Européen du Tourisme (principal concurrent français).

2005
Le Club Méditerranée reçoit 1 370 000 clients.

1984
Création du Club Med Inc., filiale américaine. Introduction à la Bourse de New York. 821 100 clients.

2005
Accor ramène sa participation à 6 %. Entrée de nouveaux actionnaires : Air France-KLM, Generali, Caisse Nationale de Dépôt du Maroc.

water-polo) impulsé par les journaux spécialisés. Plus valorisés en Belgique, ces sports, en raison de leur caractère ludique et d'une relative faiblesse institutionnelle, ne valaient vraisemblablement pas à leurs champions autant de prestige que d'autres sports plus reconnus. Pour autant, le caractère ludique et la prédominance de la sociabilité sur le professionnalisme semble être un trait commun aux clubs belges et français. En France, « la compétition sportive intéresse moins que la réunion amicale ou le simple fait d'être entre soi. [...] En bassin ou en pleine eau, le mode d'investissement des nageurs privilégie quoi qu'il en soit la convivialité sur l'entraînement, le jeu sur la rigueur¹⁶ ». Pour la Belgique, Hélène Perry-Blitz¹⁷, la fille de Gérard Blitz, fondateur du Club Méditerranée, note l'importance de la natation dans sa famille et le caractère convivial des clubs :

« [Durant l'entre-deux-guerres], les gens suivaient beaucoup plus les compétitions sportives de leurs amis, des membres de leur famille. Tout le monde se retrouvait régulièrement dans les rencontres, les championnats et finissait par se connaître. Mon père est entré dans l'équipe de water-polo et il en est devenu le capitaine. Ces équipes circulaient énormément à travers toute l'Europe. Non seulement ça créait un esprit sportif beaucoup plus affirmé qu'aujourd'hui, mais en plus ça créait entre eux et avec les autres équipes des liens d'amitié qui se poursuivaient en dehors des compétitions. Je me souviens étant tout enfant qu'il y avait toujours beaucoup de monde à la maison et que c'était soit de la famille, soit des nageurs et des gars du water-polo. Tout ces gens-là ne parlaient jamais politique. Ils parlaient sport, ils s'amusaient. C'était de l'amateurisme tout à fait pur, l'amitié, le fair-play. [...] C'était une tradition familiale. [...] Comme Obélix, [mon père] est tombé dans la marmite tout petit. »

Entre 1920 et 1939, la natation connaît un développement spectaculaire en France. Parallèlement, à la vocation hygiénique et sportive de la piscine se substitue une fonction ludique, encourageant la construction de piscines par les municipalités (qui y voient alors une éventuelle utilité électorale)¹⁸. Le water-polo français connaît une évolution inverse. Donnant à la France l'une de ses rares médailles d'or aux Jeux olympiques de 1924, le water-polo obtient des résultats internationaux plus mitigés dès la fin des années 1920, peinant à attirer de nouveaux pratiquants. Durant les

années 1930, il ne fait que se maintenir dans les zones où il s'était implanté avant-guerre. Sport moins connu, le water-polo est un jeu très dur physiquement (vitesse, endurance, coups, dextérité, etc.)¹⁹, où les aspects ludiques et collectifs priment sur l'ascétisme sportif. C'est avant tout une distraction, il n'y a pas de préparation méthodique²⁰. Le club des « enfants de Neptune » de Tourcoing domine tous les championnats de l'entre-deux-guerres. Viennent ensuite les clubs parisiens, tels que le Club des nageurs de Paris (CNP), la Libellule, le Swimming, l'AS PP (la police), l'AS PTT (la poste), l'US Metro, le PUC (le sport universitaire), le SCUF (Sporting Club universitaire de France). Durant les années 1930, Dimitri Philippoff et Paul Morihien nagent au SCUF, alors que Tony Hatot, Lionel Marcu et Mario Lewis sont au CNP. Même si, dès 1920, il existe une section natation au Racing Club de France, ce n'est qu'à la fin des années 1930, au moment où les nageurs en question arrivent au RCF, que le club atteint un niveau de premier plan (tout comme le Stade français). Le milieu du polo parisien représente alors un petit univers avec une forte interconnaissance comme le rapporte un nageur de cette époque :

« Tous les clubs se retrouvaient. C'était une espèce de famille. Dans chaque club, il y avait au moins une centaine de nageurs [...]. Il y avait la famille du polo. On savait que si on allait jouer contre le Swimming on allait se taper les frères [untel]... On se connaissait tous, on s'appréciait tous. On s'en foutait plein la gueule pendant les matchs, on allait boire un coup après. Et si de l'extérieur on attaquait l'un de nos adversaires, on le défendait. Un esprit club élargi à ce moment-là et un esprit d'unité sociale » (Éric Voisin).

Pendant les années 1930, des Russes fondent à Paris une équipe de water-polo nommée les Ours Blancs (Atchinikoff, Likareff, Gribov, Dewerpe, Philippoff). Finalistes des championnats de Paris en 1938 contre le CNP, les Ours Blancs sont aussi à l'origine d'un des premiers camps de vacances qui ne s'inscrivent pas dans les divisions partisans et qui prônent une vision ludique et hédoniste des loisirs, celui de Calvi en 1935, dont Dimitri Philippoff est l'un des organisateurs. En 1949, il reprend cette idée avec Lionel Marcu, dans le Club olympique. En 1952, Dimitri Philippoff rejoint le Club Méditerranée, personnifiant alors²¹ la conception des loisirs qui domine les clubs de vacances des années 1950.

16. *Ibid.*, p. 67 et 69. Il y a beaucoup plus de membres que de licenciés dans les clubs de natation de l'entre-deux-guerres.

17. Elle a travaillé au Club Méditerranée durant plus de 20 ans.

18. *Ibid.*, p. 66 et 102-103.

19. « Le water-polo consiste à faire assom-

mer traîtreusement par six gaillards armés d'une boule de cuir, appelée ballon, un patient, placé dans une cage et appelé goal, qui a peur » (*Natation*, 27 janvier 1923). Pascal Charroin et Thierry Terret, *L'Eau et la balle : une histoire du water-polo*, Paris, L'Harmattan, 1998, p. 105.

20. *Ibid.*, p. 67-125.

21. Max Weber parle de « réformisme exemplaire » pour caractériser un homme exemplaire qui, par son exemple personnel, « montre aux autres la voie de salut ». C'est une forme de réformisme plutôt intuitive dans laquelle la « tentative de systé-

matiser toutes les manifestations de la vie, de résumer le comportement pratique en une manière de vivre » va le plus loin (Max Weber, *Économie et Société*, Paris, Plon, 1971, p. 471 et 473).

Les Ours Blancs : club de natation, camps de vacances et Russes blancs

Le déclassement est particulièrement difficile à saisir parmi les nobles « puisqu'il est dilué, éclaté, que ceux qui vivent le déclassement éludent les questions ou sont peu disert s'ils sont interrogés sur leurs activités ou leurs ressources et que les descendants de la noblesse font le silence sur les membres de leur famille occupant des positions jugées indignes ou impliquées dans des affaires scandaleuses, voire criminelles²² ». Néanmoins, si leur insertion professionnelle est favorisée par la présence d'un important lobby russe, les Russes blancs en France ont, bien souvent, des conditions matérielles d'existence très en deçà de leur statut antérieur. Leur solidarité s'appuie sur leur passé révolu en Russie, le devenir du pays natal et la réalité française.

Au début des années 1920, Dimitri Philippoff (« Dima »), âgé de 13 ans, arrive en France. Sa trajectoire se situe à la jonction de trois espaces sociaux essentiels dans le développement d'une vision ludique et hédoniste des loisirs. D'abord, en tant que Russe blanc, il appartient à une communauté d'émigrés qui a favorisé une relecture hédoniste des loisirs en France durant l'entre-deux-guerres. Par ailleurs, en tant que nageur de haut niveau, il participe à la sociabilité des clubs de natation et développe une vision non compétitive du sport. Enfin, en tant que journaliste sportif, il diffuse cette conception du sport et des loisirs à travers ses articles dans *L'Auto* et *Paris Soir*. La trajectoire de Dimitri Philippoff correspond aux spécificités de l'immigration russe à Paris. En France, dès 1926, les Russes se distinguent par leur forte proportion dans les professions libérales qui atteint 9 % des actifs russes contre 3 % dans l'ensemble des étrangers²³. Cependant, la question de leur déclassement, focalisée sur l'image du Russe blanc devenu chauffeur de taxi²⁴, reste entière. Dimitri Philippoff connaît une reconversion relativement typique en devenant journaliste sportif. Ce métier lui permet à la fois d'associer ses compétences culturelles (l'écriture), mondaines (la constitution d'un réseau social) et sportives (la fréquentation des milieux sportifs et la pratique de la natation). Néanmoins, le « journalisme sportif » durant l'entre-deux-guerres occupe une position subalterne dans le champ journalistique. Les journalistes sportifs traitent d'un objet mineur au regard des journalistes politiques. Ils écrivent dans une presse « populaire » et « commerciale ». Ils sont sou-

vent des pratiquants des activités qu'ils commentent, contrevenant à l'indépendance du journaliste revendiquée par le milieu²⁵. Enfin, le droit d'entrée pour devenir journaliste sportif est peu élevé : le recrutement s'effectue pendant longtemps par cooptation et sur la base de la connaissance approfondie d'un sport.

Certains Russes blancs ont été des médiateurs importants dans la relecture hédoniste et oisive des pratiques de loisirs en France²⁶. Dès le XIX^e siècle, les aristocrates russes implantés en France et notamment sur la Côte d'Azur développent une vie mondaine en relation avec les élites françaises. Après 1918, les émigrés russes qui affluent dans cette région sont d'origines sociales diverses et beaucoup plus démunis²⁷. N'ayant jamais appris un métier, certains investissent les ressources de savoir-vivre et de savoir-être issues de leur éducation aristocratique dans l'organisation de loisirs. De 1920 à 1927, à Paris, les Russes sont « à la mode ». Sur cette courte période, ils connaissent un succès tant dans les spectacles, dans la haute couture, dans les ballets, les cabarets que dans les arts²⁸. Ce contexte est favorable au développement de loisirs diffusant les valeurs aristocratiques de certains de ces Russes blancs. Ce n'est toutefois qu'en 1935 que Dimitri Philippoff et le club des Ours Blancs organisent leur premier camp de vacances. En décrivant la vie dans le camp de Calvi, Dimitri Philippoff développe une conception hédoniste et oisive des sports nautiques qui sera reprise lors de la création des villages de vacances après la Libération²⁹ [voir encadré « Article de Dimitri Philippoff dans *L'Auto* du 31 août 1935 », p. 74].

On trouve chez les Ours Blancs les prémices du mode de vie développé dans les villages de vacances durant les années 1950. Paul Morihien³⁰, fils d'un riche représentant de commerce, issu d'une famille de cinq enfants, nageur de haut niveau, secrétaire particulier de Jean Cocteau, libraire, éditeur, fondateur des Villages magiques, raconte la vie des Ours Blancs :

« Quand ils allaient à Calvi, ils allaient sur une plage abandonnée, entièrement vierge... Ils allaient jusqu'au port et ils revenaient, ça fait trois quatre kilomètres. Ils faisaient ça tous les jours. Ils étaient dans des formes à tout casser. Les Ours Blancs, c'étaient vraiment des marrants. Ils trouvaient l'argent comme nous tous, il y en avait des plus fortunés, mais quand ils manquaient d'argent (et ça leur arrivait de manquer d'argent... même plus

22. Monique de Saint Martin, « Vers une sociologie des aristocrates déclassés », *Cahiers d'histoire*, 45 (4), 2000, p. 786.

23. Catherine Gousseff, « Immigrés russes en France (1900–1950) : contribution à l'histoire politique et sociale des réfugiés », thèse de doctorat, Histoire et civilisations, Paris, EHESS, 1996, 2 vols, p. 313, 315 et 316.

24. Selon Catherine Gousseff, la communauté russe est largement représentée dans ce domaine. Les chauffeurs sont souvent d'anciens militaires reconvertis et leur activité se concentre surtout à Paris et en banlieue (*ibid.*, p. 316).

25. Voir Édouard Seidler, *Le Sport et la presse*, Paris, Armand Colin, 1964, et

Christian Delporte, *Les Journalistes en France 1880–1950. Naissance et construction d'une profession*, Paris, Seuil, 1999.

26. Olivier Sirost, « Les débuts du camping en France : du vieux campeur au village de toile », *Ethnologie française*, XXXI (4), 2001, p. 607-620.

27. LeRoy Ellis, *Les Russes sur la Côte*

d'Azur, Nice, Serre, 1988, p. 169-170.

28. Voir Joseph Kessel, *Nuits de princes*, Paris, Les Éditions de France, 1927.

29. Voir *infra* [p. 74].

30. Voir *infra* [p. 82] l'encadré sur la trajectoire de Paul Morihien. Les finances chaotiques mettent fin aux Ours Blancs avant la Seconde Guerre mondiale.

Camping collectif

« En Corse avec les "Ours Blancs" qui vivent sous la tente »

Le Scudo, 23 août. Quinze jours !

Voilà déjà plus de deux semaines que nous sommes les hôtes de l'Ours-Blanc. Mais le temps passe à une telle allure, dans ce camp organisé par le jeune club parisien de natation, que l'on ne s'aperçoit guère de sa marche. Au bord de l'eau, au pied de monticules escarpés et sauvages, on vit une existence calme et reposante, exempte de tous heurts.

Les soucis ?

On n'en a point : celui même si rudimentaire pourtant de boutonner un pantalon a complètement disparu ici. On a banni les habits chez les Ours. On se promène en caleçon de bain, en maillot à la rigueur...

Quant à la chemisette aux manches courtes, elle ne sert que pour les grandes occasions...

Sport, mais pas compétition

Les soixante et quelques dix personnes (hommes et femmes compris) composant l'effectif du camp de « l'Ours-Blanc » sont venues pour se reposer. C'est le premier de leurs buts.

Le second est la pratique des sports, des exercices physiques plutôt.

Au Scudo, en effet, les mots sport et compétition peuvent être dissociés.

On ne songe pas à battre des records, à réaliser des performances sensationnelles, mais simplement à nager, sauter, jouer pour son propre plaisir...

Le matin, après un petit déjeuner substantiel, on se dirige en groupe vers une plage déserte où, sous les ordres d'une culturiste convaincue, on s'attache à augmenter le volume de ses muscles et diminuer les prétentions d'abdomens capables de s'épanouir...

L'eau vous tend les bras... On s'essaye ensuite au crawl... Les jeunes parquent alors...

Dotés d'une souplesse exceptionnelle, ils couvrent des huit cents et mille mètres avec une aisance déconcertante. Les autres... les athlètes, aux membres déjà solides, les campeurs plus âgés aussi, les lorgnent avec envie... et essaient courageusement de les imiter...

Tâche ardue... Les réflexes déjà anciens sont durs à vaincre. Mais, finalement, trois bains quotidiens (c'est un minimum) et une volonté remarquable viennent à bout de ces obstacles...

Au fil des heures

Les heures s'en vont légères ainsi. On croit être à peine levé... et déjà votre estomac crie famine... une famine pas ordinaire, une famine féroce, une véritable famine d'Ours blanc sauvage...

C'est le moment de la soupe et aussi des lamentations du maître queux.

Car, le brave chef de cuisine pâlit à chaque fois devant l'énorme quantité de victuailles englouties en trois secondes.

« Deux cents convives mangeraient moins, s'exclame-t-il en levant les bras au ciel... Parlez-moi des bienfaits du sport ! »

C'est lui pourtant qui suit avec le plus de passion, les petites rencontres annuelles de volley-ball et de basket, opposant à « l'Ours » des groupements d'Ajaccio venus rendre visite au camp...

Les entraînements ne trouvent pas également de spectateurs plus assidus.

De son coin, il admire la souplesse d'un basketteur comme Bouryshkine enseignant un coup difficile aux nageurs Kedroff, Vlassenko et autres. Et, il est toujours là quand les tritons, à leur tour, révèlent à leur collègue Bouryshkine les finesses du battement de jambes.

L'après-midi est sœur jumelle de la matinée.

On emmagasine du soleil pour l'hiver et, le soir, on s'endort, d'un sommeil de plomb... Que Paris est loin avec ses fatigues et ses énervements !

La voie est ouverte

Encore un mot, un souhait plutôt, avant de poser le stylo si lourd à manier devant une table en plein air, exposée au soleil et placée à trois mètres de l'eau : Espérons que des organisations similaires ne tarderont pas à se créer.

Ce que le nouveau club de la capitale a fait, d'autres peuvent également l'accomplir et permettre à leurs membres de passer non seulement des vacances merveilleuses, mais aussi de réaliser des économies. Savez-vous, en effet, à combien se monte la quote-part de chacun pour un mois de séjour ! Cinq cents francs ! Oui, cinq cents francs seulement : voyage et tous frais compris. *D. Ph.*

Article de Dimitri Philippoff dans *L'Auto* du 31 août 1935

de quoi manger), ils trichaient sur les billets. Ils en achetaient deux sur trois et après ils s'arrangeaient pour que le contrôleur ne se rende compte de rien. [...] Ils avaient des admiratrices qui, quelquefois, étaient leur nana. Ils ont eu l'idée de les inviter à Calvi en les faisant payer : les filles payaient et les garçons ne payaient plus. Les filles, on s'occupait d'elles, on leur faisait faire quelques battements de pied, on leur donnait du yaourt pour entretenir leur ligne et nous on bouffait de la viande. Ça, ça a existé. »

À l'inverse des formes d'encadrement de la jeunesse dominées par des objectifs éducatifs et idéologiques, le camp de vacances organisé par les Ours Blancs développe une idéologie du bien-être qui se suffit à elle-même à l'instar du « jeu pour le jeu » mis en œuvre dans les AJ et les clubs de natation. Alors que les *Butlin's camps*³¹ se développent à grande échelle outre-Manche, reproduisant une ville orientée vers les loisirs, les Ours Blancs organisent un camp de vacances peu structuré, dédié au plaisir de nager, de profiter du soleil et du farniente. Les Ours Blancs se distinguent autant des groupements politiques et religieux de la jeunesse russe immigrée que de certains mouvements naturistes défendant l'hédonisme dans la perspective d'un homme nouveau.

Plus ou moins conservatrices, les organisations de jeunesse telles que l'Action chrétienne des étudiants russes (ACER), les Vitiaz (« Preux ») ou les Sokols (« Faucons ») fondées entre 1923 et 1934 ont en commun la volonté d'éviter une « dénationalisation » de la jeunesse russe immigrée. Des camps sont organisés l'été dans le sud de la France. D'inspiration militaire, les enfants y reçoivent une instruction religieuse mêlée d'exercices sportifs, de chants et d'excursions. On y parle russe. Il s'agit d'entretenir la Foi, la culture russe et l'idée nationale d'une Russie pré-bolchévique³². Les nageurs des Ours Blancs ne partagent pas ces préoccupations. De même, leur conception du bien-être n'a que peu de lien avec la volonté de régénéscence de la « race » de certains dirigeants de mouvements naturistes français des années 1930³³. En définitive, le sport et le journalisme sportif permettent à Dima une reconversion réussie³⁴. L'investissement dans les clubs de vacances à la Libération lui permet de se reclasser à nouveau au sein d'un univers protégé dans lequel il « vend » son mode de vie et celui de ses amis.

L'origine sportive et mondaine du réseau de fondateurs des clubs de vacances en France

Durant l'Occupation, Dima et ses amis nageurs (Paul Morihien, Lionel Marcu, Mario Lewis et Tony Hatot notamment) sont accueillis au Racing Club de France. Ils y vivent oisivement et se tissent un réseau de relations nécessaires à la reconversion de leurs ressources sportives (notamment dans la création de clubs de vacances).

Le Racing Club de France : un club mondain

Sans forcément remporter des compétitions de premier plan (à l'exception de Tony Hatot), ces nageurs ont atteint un niveau en natation et en water-polo qui leur vaut une certaine réputation. Le Racing Club de France, dont la section natation connaît ses premiers succès à la fin des années 1930, les accueille « à bras ouverts » durant la guerre. Richement doté en infrastructures, le Racing est un club omnisports dont les membres proviennent, en grande partie, des beaux quartiers de l'Ouest parisien. Entre 1941 et 1942, Tony Hatot, Lionel Marcu, Mario Lewis, Dimitri Philippoff et Paul Morihien adhèrent au Racing Club de France. Ils y resteront pour certains jusqu'à la fin des années 1940 :

« Le Racing était le club du plus grand confort : il y avait une piscine et tout était pour nous gratuit. On nous a ouvert les portes en grand parce qu'ils savaient qui nous étions. Ils n'avaient pas d'équipe de natation. On leur a apporté une équipe de natation et de water-polo. [...] On était même subventionnés légèrement, on nous payait nos déplacements, nos voyages. [...] On n'a plus quitté le Racing » (Paul Morihien).

En 1943, Tony Hatot gagne plusieurs titres de champion de France de natation. La natation leur permet un reclassement social réussi. Mais celui-ci est temporaire : ils ne peuvent pas vivre de la natation, ni en faire une profession. Au-delà des avantages matériels du Racing, c'est surtout la familiarisation avec les goûts bourgeois et les relations sociales (directes ou indirectes) que le club leur offre qui leur permettront de reconvertir leurs ressources sportives en capital économique, notamment à travers la création de clubs de vacances après-guerre.

31. Bernard Kapp (*Le Monde* du 27 juin 2000) attribue l'invention du concept de « village de vacances » à Billy Butlin. Ce dernier, dès Pâques 1936, a ouvert son premier « Butlin Luxury Holiday Camp » en Angleterre. Mettant à disposition des « vacanciers » des bâtiments à usage collectif et des infrastructures sportives et festives animées par le personnel du village, Butlin

invente une formule qui va se développer rapidement par la suite.

32. A. Kropotkine, « Les réseaux de sociabilité russes en région parisienne dans l'entre-deux-guerres », maîtrise d'histoire, Université Paris 1, juin 2000, p. 168-175.

33. En s'inspirant de l'exemple allemand, Marcel Kienné de Mongeot, dirigeant du mouvement nudiste *Vivre intégralement*,

écrit : « [...] le but principal [de notre mouvement] est la régénéscence physique et mentale de notre race » (*Vivre intégralement*, 159, 15 février 1934, p. 3). Sylvain Villaret, « Le rôle des influences étrangères dans le développement du naturisme en France (1800 – 1939) », in Jean-Philippe Saint-Martin et Thierry Terret, *Le Sport français dans l'entre-deux-guerres : regards*

croisés sur les influences étrangères, Paris, L'Harmattan, 2000, p. 142-143.

34. Le sport, en particulier, a été l'une des façons courantes de se reclasser pour les aristocrates (Monique de Saint Martin, *L'Espace de la noblesse*, Paris, Métailié, 1993, p. 251).

Créé en 1882 par des athlètes étudiant au lycée Condorcet à Paris, le Racing Club de France obtient le 26 février 1886 du Conseil municipal de Paris une concession de terrain dans le bois de Boulogne : la Croix Catelan. Dès lors, ce club omnisports ne cesse de se développer. Ses adhérents proviennent pour une grande partie des lycées bourgeois de l'Ouest parisien (Condorcet, Janson-de-Sailly) et des quartiers bourgeois de Paris (XVI^e, XVII^e, IX^e arrondissements, etc.)³⁵. En 1920, la section natation du Racing est fondée. Dès 1921, le Racing Club de France (RCF) adhère à la récente Fédération française de natation et de sauvetage. Le 20 juin 1935, le Racing inaugure son propre bassin de 33 mètres à la Croix Catelan. La même année, Alfred Nakache³⁶ offre au Racing son premier titre de natation sur 100 mètres nage libre (il remporte également le titre en 1936). En 1937, Françoise Letellier est sacrée championne de France sur 200 mètres brasse. En 1943, Tony Hatot gagne aux Critériums de France, les 100 mètres, 200 mètres et 400 mètres nage libre. Cette année-là, Alfred Nakache, qui est juif, n'a pas pu concourir et plusieurs nageurs ont été solidaires.

Alors qu'ils revendiquent les valeurs de l'amateurisme, les nageurs du Racing ont amorcé une professionnalisation. Si, pour la Fédération française de natation, l'amateurisme doit être intégral, il est contourné par des avantages accordés aux nageurs. Le Bulletin du Comité d'Île-de-France de natation stigmatise dans sa rubrique « Compte-rendu des mesures disciplinaires » les nageurs du CNP et des Ours Blancs qui adhèrent au RCF en échange d'avantages³⁷. De sorte que « Tony Hatot [aurait] été l'un des premiers professionnels de natation parce qu'on lui donnait 100 francs à l'époque³⁸ ». Alors que l'accès au Racing suppose d'acquitter un droit d'entrée, les « bons » sportifs ne doivent payer qu'une cotisation et certains reçoivent des avantages matériels. La question de la professionnalisation est un enjeu de lutte qui traverse de nombreux sports. L'analogie avec la professionnalisation du football permet de comprendre les enjeux spécifiques à la natation.

Dès le début du XX^e siècle, certains joueurs français de football bénéficient d'avantages matériels et sociaux. L'Union des sociétés françaises des sports athlétiques (USFSA), qui encadre les différents sports, adopte une attitude très hostile à tout ce

qui va à l'encontre de « l'amateurisme pur » : les seuls bénéficiaires du jeu doivent être physiques et moraux. La ligne défensive de l'USFSA repose sur une dichotomie « de la noblesse et de l'avilissement » qui renvoie implicitement aux positions sociales des joueurs. Les amateurs « purs », faisant partie de l'élite sociale, ont une pratique « noble », désintéressée, quasi dilettante, bref une pratique qui s'apparente à une « activité d'artiste non rémunéré ». Ceux qui acceptent volontiers de ne pas avoir à faire les sacrifices financiers nécessaires pour jouer et qui ne rejettent pas les quelques avantages matériels offerts « avilissent » le sport tant par leur attitude que par leurs origines sociales populaires³⁹. Après la Première Guerre mondiale, le football est progressivement investi par les lois du marché⁴⁰. Le jeu devient un spectacle sportif payant. Les clubs cherchent de plus en plus à s'adjoindre les services des meilleurs joueurs et des entraîneurs. « L'amateurisme marron » se généralise. Cependant, le football français de haut niveau s'apparente encore à un « travail au noir » : les joueurs sont payés indirectement en se voyant confier la gérance d'un café ou d'un garage, ils reçoivent des dédommagements pour leurs déplacements, des cadeaux, etc. Ce n'est qu'à partir de 1925 que les questions de réglementation du « marché » émergent et que se met en place un système « professionnel ».

Pendant l'entre-deux-guerres, si le football et la natation ont permis certains reclassements, ces processus ne sont guère comparables. Alors que le football offre une ascension sociale à des joueurs d'origine « très modeste, sans formation particulière » en s'appuyant sur leurs relations sociales dans le football pour exploiter intelligemment leur notoriété en fin de carrière, les nageurs du Racing étudiés sont d'origines sociales bourgeoises (à l'exception de Lionel Marcu) et le reclassement temporaire que leur permet la natation ressemble aux formes de reconversion de certains aristocrates dans les loisirs. Alors que certains joueurs de football pensent « faire carrière », les nageurs en question ne cherchent pas à vivre de la natation. C'est aussi pour cela que les avantages matériels du Racing restent en deçà de l'acquisition d'une familiarité avec le goût bourgeois.

Les membres du RCF appartiennent plutôt à la bourgeoisie économique parisienne, pour laquelle les « valeurs scolaires sont loin d'être triomphantes⁴¹ ». Dans les lycées bourgeois Condorcet et Janson-de-Sailly

35. C'est, néanmoins, un club plus ouvert que l'Automobile Club de France ou le Jockey-Club par exemple (Pierre Bourdieu et Monique de Saint Martin, « Le patronat », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 20-21, mars-avril 1978, p. 31). Le premier échantillon de l'enquête sur les patrons date de 1952.

36. Arrivé au Club des nageurs de Paris en 1936 après sa participation aux Jeux olympiques de Berlin, Alfred Nakache (ancien professeur d'éducation physique au lycée Janson-de-Sailly) fut plusieurs fois champion de France et battit le record du monde du 200 mètres brasse en 1941. Exclu des compétitions en 1943, comme

tous les sportifs juifs, il est déporté en 1944 à Auschwitz puis à Buchenwald d'où il sera libéré en mai 1945. Il reprend l'entraînement et, bien que très affaibli, redevient champion de France en 1946 avant de participer aux JO de 1948 à Londres.

37. Entretien téléphonique avec Bernard Prêtet, le 22 avril 2005.

38. Frédéric Hubert, nageur au RCF.

39. Alfred Wahl, « Le football français : de l'amateurisme au salariat (1890-1926) », *Le Mouvement social*, 135, avril-juin 1986, p. 13.

40. *Ibid.*, p. 17.

41. Pierre Bourdieu, *La Noblesse d'État : grandes écoles et esprit de corps*, Paris, Minuit, 1989, p. 243.

d'où sont issus de nombreux membres du RCF⁴², l'instruction (le savoir) n'est qu'une partie de l'éducation qui comprend également une formation morale et corporelle. Janson-de-Sailly, en particulier, accueille les « fractions modernistes (et "laïques") de la grande bourgeoisie d'affaires (c'est-à-dire, d'abord, les bourgeoisies protestante et juive)⁴³ ».

Ces institutions scolaires transmettent d'autant mieux les valeurs de cette bourgeoisie que les enseignants et la direction prolongent l'éducation familiale⁴⁴. D'origine bourgeoise, Tony Hatot, Paul Morihien et Mario Lewis, même s'ils ne « faisaient rien », ni étudier, ni travailler (selon Paul Morihien), mais se contentaient de « se laisser vivre » et de « nager », pourront réussir une forme de reclassement temporaire à travers le sport⁴⁵, grâce à la reconnaissance de leur statut de « grands nageurs ». Pour se faire une idée de la considération bourgeoise pour le sport et les sportifs, on peut citer l'admiration ambiguë de Raymond Aron, d'origine bourgeoise, pour son frère aîné, Adrien, grand sportif :

« Adrien jouit d'une certaine célébrité ou, du moins, de notoriété dans le monde du sport, à Paris surtout. Classé le neuvième joueur de tennis vers la fin des années 1920, à l'époque des quatre mousquetaires, il comptait en même temps parmi les quatre ou cinq meilleurs joueurs de bridge de France. [...] Il incarnait parfaitement l'homme de plaisir, un type d'homme que mon moi philosophique méprisait et que peut-être une partie de moi-même, à peine consciente, humiliée par sa légèreté souveraine, admirait ou enviait⁴⁶. »

Exceller dans le sport représente, dans les milieux étudiés, une forme de reclassement possible. Pour autant, l'excellence sportive est « biologiquement » éphémère. Comme pour la reconversion des aristocrates, « le travail sur le réseau de relations est indispensable ; la réussite d'une reconversion de leur capital symbolique et de leur capital social en capital économique et en capital culturel par les aristocrates suppose qu'ils aient effectué des investissements importants en temps et en énergie sur leur capital social, qu'ils l'aient diversifié et enrichi en créant de nouveaux liens et en sachant les entretenir⁴⁷ ». Le Racing Club de France est un endroit

privilegié pour accumuler le capital social nécessaire à la réalisation des clubs de vacances d'après-guerre. En effet, il n'est pas rare que les nombreux chefs d'entreprise membres du Racing offrent un emploi à des sportifs⁴⁸. C'est, pour les fondateurs de clubs de vacances de la fin des années 1940, une clientèle solvable potentielle. Comme le remarque un ancien responsable du RCF, à cette époque, la clientèle que les nageurs en question trouveraient au Racing était socialement plus « intéressante » (Philippe Galligani) que celle du SCUF. La création des clubs de vacances passe par des personnages-clefs qui, en raison de leur position privilégiée, jouent un rôle d'initiateur et/ou d'intermédiaire entre les concepteurs et les financeurs. À cet égard, deux trajectoires méritent une étude détaillée.

La jonction du sport et de la presse magazine
[voir schéma, p. 81]

Paul Morihien est l'un des joueurs de l'équipe de water-polo du Racing durant la guerre. Cadet de trois ou quatre ans de Dimitri Philippoff⁴⁹, il n'a pas connu le camp de vacances des Ours Blancs. Gérard Blitz, belge, grand joueur de water-polo, quant à lui, ne fait pas partie du premier cercle de nageurs autour de Dimitri Philippoff. Il le rencontre lors des rencontres internationales de water-polo⁵⁰. En s'inspirant des principes des Ours blancs et en mobilisant leurs réseaux sportifs et journalistiques, Paul Morihien et Gérard Blitz vont créer les Villages magiques et le Club Méditerranée. En 1940, Dimitri Philippoff et Paul Morihien retrouvent Tony Hatot, Lionel Marcu et Mario Lewis au Racing Club de France. Ils y forment une équipe de haut niveau en water-polo et en natation (plusieurs records de France y sont battus entre 1940 et 1944). Même si Paul Morihien ne l'a pas rencontré au Racing, Jean Marais allait s'y baigner régulièrement [voir encadré sur Paul Morihien, p. 82]⁵¹.

Cette rencontre permet à Paul Morihien d'être au cœur du « Tout-Paris » des années 1940⁵². Jean Marais lui présente Jean Cocteau. Grâce à lui, Paul Morihien rencontre des journalistes (les Lazareff à la Libération par exemple), des écrivains, des acteurs. Cocteau lui trouve un local pour son projet de librairie. Selon Jean Marais, il s'agit également de publier Jean Genêt : « Paul,

42. Dès sa création en 1882, le RCF recrute ses membres dans les grands lycées parisiens de la Rive droite (Bernard Prêtet, « Le monde sportif parisien : 1940–1944 », in Pierre Arnaud, Thierry Terret, Jean-Philippe Saint-Martin et Pierre Gros, *Le Sport et les Français pendant l'Occupation : 1940–1944*, t. 1, Paris, L'Harmattan, 2002, p. 105-118 ; et entretien téléphonique avec Bernard Prêtet, le 22 avril 2005). Ce que confirme Philippe Galligani (né en 1924, ancien dirigeant au club de l'AS PTT et au RCF) :

« Le Racing Club de France était le club où allaient les étudiants de Janson-de-Sailly et de Condorcet ». Notre demande d'accès aux archives du lycée Janson-de-Sailly a été refusée.

43. P. Bourdieu et M. de Saint Martin, « Le patronat », *op. cit.*, p. 23.

44. Jean-Pierre Faguer, « Les effets d'une "éducation totale". Un collège jésuite, 1960 », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 86-87, mars 1991, p. 24-43.

45. La reconversion par le sport est une

des possibilités qui s'offrent aux classes supérieures. Sur l'exemple de Pierre de Coubertin, voir M. de Saint Martin, *L'Espace de la noblesse*, *op. cit.*, p. 251.

46. Raymond Aron, *Mémoires*, Paris, Julliard, 1983, p. 10-11.

47. M. de Saint Martin, « Vers une sociologie des aristocrates déclassés », *op. cit.*, p. 796.

48. B. Prêtet, « Le monde sportif parisien : 1940–1944 », *op. cit.*, p. 105-118.

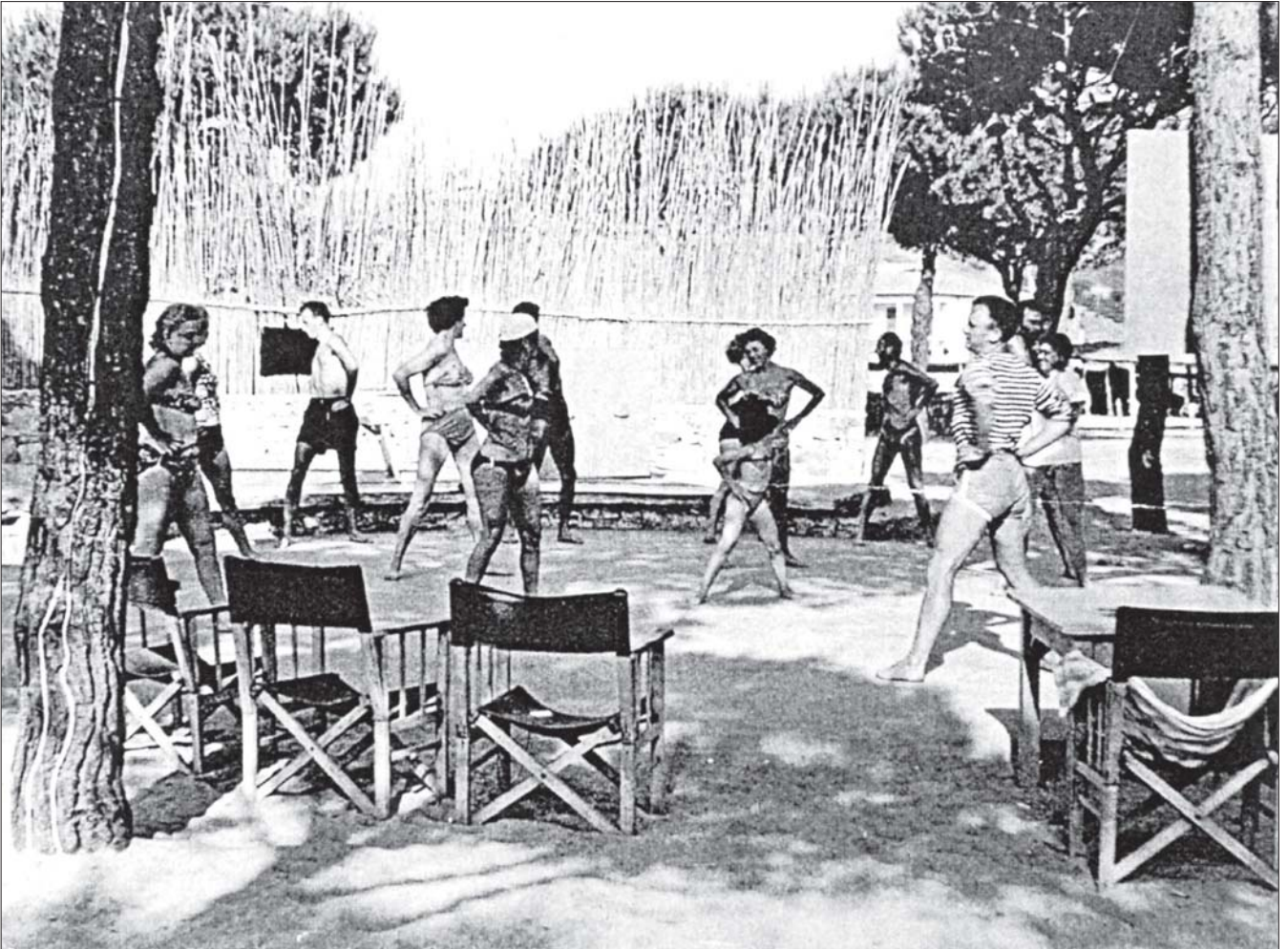
49. Promoteur du Club des Ours Blancs

durant les années 1930.

50. Pourtant, sa sœur, Diddy Blitz, est l'épouse de Mario Lewis (ami nageur de Paul Morihien, Lionel Marcu, Dima et fils d'un ancien consul de Panama à Paris) (Alain Ehrenberg, « Le Club Méditerranée : 1935–1960 », *Autrement*, 111, janvier 1990, p. 120).

51. Jean Marais, *Histoires de ma vie*, Paris, Albin Michel, 1975, p. 164.

52. Gisèle Sapiro, *La Guerre des écrivains, 1940–1953*, Paris, Fayard, 1999, p. 644.



GYMNASTIQUE DANS UN VILLAGE du Club Méditerranée des années 1950 animée par un des premiers Gentils Organisateurs, Roger Caillet. L'origine sportive des fondateurs du Club Méditerranée se perpétue dans les activités des villages.



ROGER CAILLET DÉGUIsé en maire dans un village du Club Méditerranée des années 1950. Durant les dix premières années du Club Méditerranée, la caricature des figures du pouvoir (celles de la bourgeoisie installée) est récurrente dans les spectacles.

Frères G.M qui / avant nous / partez
 N'ayez les coeurs / contre nous endurcis
 car / de vous tous avons grande pitié
 Et fort bientôt // allons vous suivre aussi
 Vous nous voyez ci // larmoyant // cinq, six
 Car l'amitié // que tout avions nourrie
 Nous met le coeur a tenailles rougies
 tant :: que nos yeux / à des sources ressemblent
 De notre mal personne ne s'en rie !
 Mais priez Blitz qu'à nouveau nous rassemble

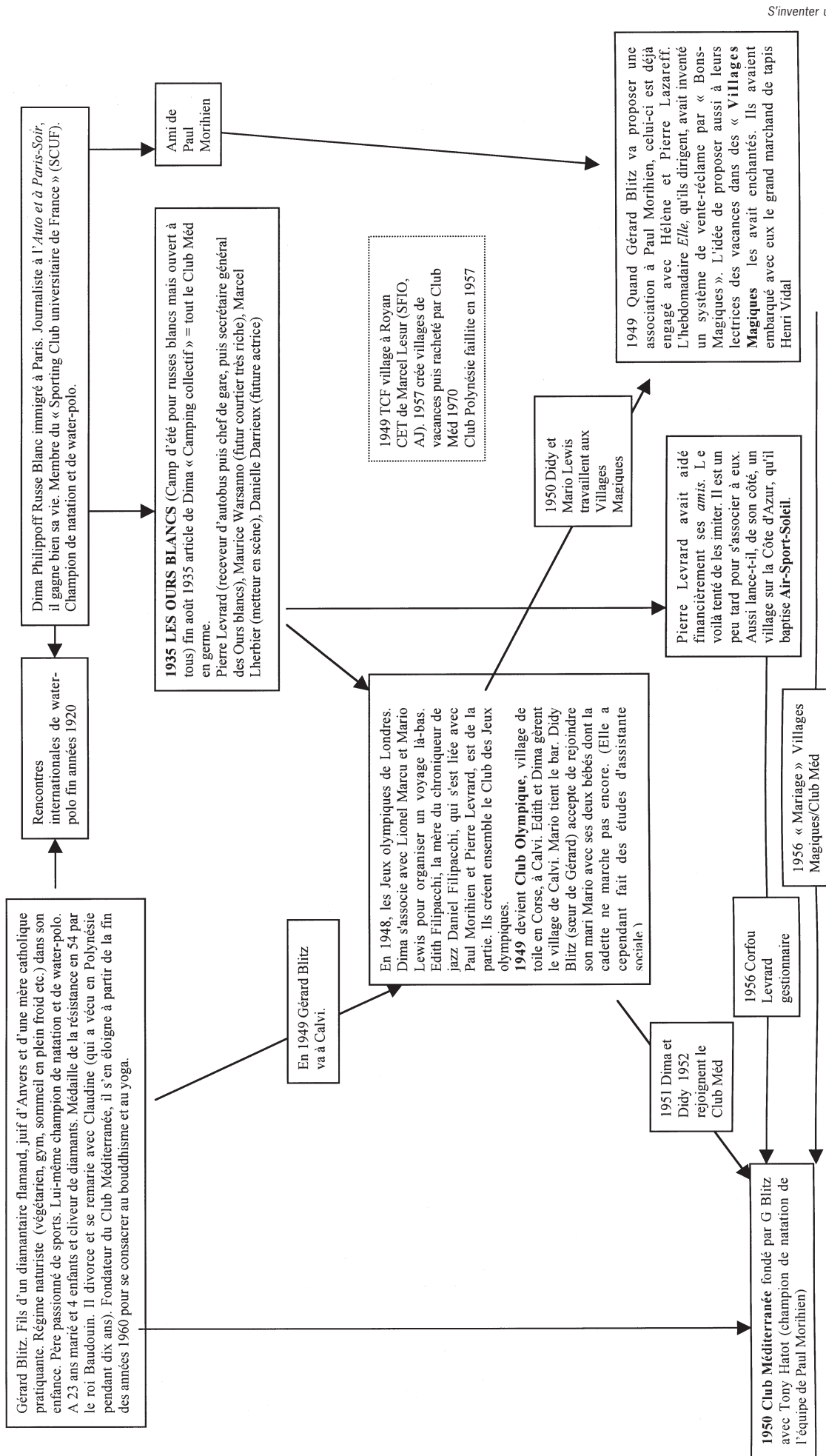
Si nous restons // pa s n'en devez ~~avoir honte~~
 Avoir humeur // car le temps est parti /
 des vacances . Toutefois vous savez
 qu'après un temps / un autre renaît / qui
 Nous permettra / en d'autres lieux qu'ici
 de continuer avec vous / nos amis /
 Les bons moments de la belle Italie
 Nous restons peu / N'ayez de nous envie
 Nous vous perdons et notre voix en tremble
 Que les coeurs durs fassent des moqueries
 Mais priez Blitz qu'à nouveau nous rassemble.

La pluie vous va / arroser / débronzer
 Et le soleil encore nous noircit
 Le Moscato / pour vous est terminé
 Oui mais Jean Pierre encor pour nous sourit
 Pour quelques jours aussi ferons du sport
 de la plongé e, ou tirerons des bords
 si mer est belle / et le vent pas trop fort
~~les bons s'en vont /~~
 Plaisir n'y a / si ne sommes ensemble
 Les bons s'en vont // avons nous quelque tort
 Non / priez B litz qu'a nouveau nous rassemble

Prince soleil // qui l'été nous réjouit
 Garde que froid / ne prenne nos amis
 Ou / de leur cœur / les morceaux désassemble
 Nos ta ga das , le mauvais sort défient
 Mais priez Blitz qu'à nouveau nous rassemble

POÈME DE VICTOR GLATTAUER, un des premiers adhérents du Club Méditerranée (années 1950). Durant les premières années, l'esprit associatif est fort : les adhérents organisent plusieurs rencontres durant l'année afin de partager leurs souvenirs de vacances, des temps de loisirs et d'envisager les vacances à venir.

Les clubs de vacances au début des années 1950 en France



Sources : Yves Reynouard et Christiane Peyre, *Histoire et légendes du Club Méditerranée*, Paris, Seuil, 1971.

Paul Morihien (né en 1918) : à l'origine des Villages magiques

Né en 1918, d'un père commerçant fortuné¹ et d'une mère au foyer, il se rend, dès son plus jeune âge, au patronage de son quartier (Plaisance à Paris). Il y apprend à nager dans les piscines parisiennes et pendant l'été dans les colonies de vacances du patronage. Dès 1930, l'abbé Boireau, qui s'occupe du patronage, lui trouve un talent particulier pour la natation. Il s'arrange pour que Paul Morihien entre au Sporting Club universitaire de France (SCUF). En 1933, il y rencontre Dimitri Philippoff qui est l'idole du groupe, beau et doué pour tout ce qu'il entreprend. Ils deviennent amis et se côtoient pendant les années 1930 : « C'était merveilleux, Dima était un garçon éblouissant. Il était bon, il était beau, il avait un talent fou, il était tellement différent de moi. Moi, j'étais un garçon très réservé, il m'a complètement débloqué » (Paul Morihien). Pendant son service militaire, Paul Morihien est chargé de la liaison postale entre le ministère de l'Air et Villacoublay. Il prend régulièrement « en stop » Jean Marais² et devient son ami. Jean Marais relate ainsi leur rencontre : « Dans le film [*Le Pavillon brûle* (adaptation d'une pièce de Stève Passeur)], je rencontrai Paul Morhien [en fait Morihien] qui faisait de la figuration, pour comprendre le travail d'un studio mieux qu'en le visitant. Je le présente à Jean qui l'invite à dîner. Pendant le repas, nous parlons de nos difficultés financières (nous en avons beaucoup...). Paul s'étonne ; il suppose que nous ne savons pas nous occuper de nos affaires (il n'a pas

tort). Jean lui propose de s'en occuper. Paul devient son secrétaire. Nous devenons de très grands amis, Paul et moi³ ».

Son service terminé, Paul Morihien se lance dans l'achat et la vente de « livres rares ». Il n'a pas fait d'études, mais il connaît « le circuit ». Il gagne sa vie ainsi lorsque Jean Marais lui propose d'être secrétaire personnel de Jean Cocteau⁴. C'est un service qu'il demande à Paul Morihien car il doit partir un an pour un tournage en Italie et il ne veut pas que Jean Cocteau « retombe » dans l'opium. Il confie à son ami Paul Morihien la charge de s'occuper des tâches administratives de Jean Cocteau et de « prendre soin » de lui.

1. Son père a fait fortune en obtenant une commande exceptionnelle de l'armée russe en 1905. En guerre contre le Japon au sujet du partage de la Corée, elle fait escale en Normandie et en profite pour faire refaire tous les uniformes chez le père de Paul Morihien.

2. Jean Marais (pseudonyme de Villain-Marais, 1913–1998), fils de médecin, artiste dramatique, a fait ses études au collège de Saint-Germain-en-Laye et aux lycées Condorcet et Janson-de-Sailly à Paris. À partir de 1933, il consacre toute sa carrière au théâtre et au cinéma. Dès 1975, il écrit son *Histoire de ma vie*. Ami de Jean Cocteau, il publie *L'Inconcevable Jean Cocteau* (1993). La même année, il reçoit un César d'honneur pour sa carrière.

3. *Ibid.*, p. 140.

4. Artiste, écrivain, académicien, Jean Cocteau (1889–1963) a fait ses études au lycée Condorcet (comme Jean Marais qui a aussi été à Janson-de-Sailly). Ce lycée bourgeois, à l'origine du Racing Club de France, est le lieu privilégié de recrutement des membres du Racing.

le secrétaire de Jean [Cocteau], m'emprunta de l'argent, loua un local, sous les arcades du Palais-Royal, installa sa librairie et une maison d'édition pour publier Jean Genêt. En attendant, Jean donna de quoi vivre à Genêt⁵³». Paul Morihien devient l'ami et le voisin de Colette. C'est ainsi que, lorsque ses amis décident de lancer leurs villages de vacances, il peut les mettre en contact avec des « investisseurs » qu'il a rencontrés par l'intermédiaire de Cocteau. En 1948, Paul Morihien présente Lionel Marcu à Édith Filipacchi (l'épouse d'Henri Filipacchi⁵⁴ du groupe Hachette) et, avec Dimitri Philippoff, ils créent le Club olympique à Calvi. Il s'agit de poursuivre et d'améliorer l'expérience du camp des Ours Blancs à la fin des années 1930. En 1949, Gérard Blitz et Paul Morihien vont à l'inauguration. Paul Morihien explique comment le village de Calvi les a inspirés :

« Pour l'inauguration, on est tous venus, toute l'équipe du Racing. Nous étions ses copains. Et alors Lionel, Mario et moi nous étions comme les trois doigts de la main, on ne s'est jamais quittés. Dima c'était le meilleur, mais c'était autre chose quand même. Lionel avait pris Mario pour s'occuper du bar et de l'animation et Mario avait épousé la sœur de Gérard Blitz, Didi, Judith. Alors il est venu avec elle. Et Didi a dit ça à son frère, lui il est venu, il était pas invité, il a payé ou pas j'en sais rien. [...] Et alors il a tout vu et tout compris et moi aussi. J'ai dit c'est pas con ce que fait Lionel, il y a de l'avenir. »

La même année, il raconte ses vacances à Calvi à Hélène et Pierre Lazareff⁵⁵ rencontrés également par le biais de Cocteau. Ils apprécient l'idée et décident de lancer, l'année suivante, leurs propres villages de vacances pour les lectrices de *Elle*. Paul Morihien accepte de s'associer à ce projet et participe ainsi, tout en poursuivant son travail de libraire, à la création des « Villages magiques » (avec Mario Lewis). C'est la même année que Gérard Blitz [voir encadré sur sa trajectoire, p. 84] décide de fonder le Club Méditerranée.

Paul Morihien, dont le rôle est central, tant au regard de ses relations qu'au regard de son statut de nageur ami, est sollicité par Gérard Blitz. Déjà engagé avec les Lazareff, il refuse au grand étonnement de son compagnon. Sans avoir recours à la médiation de Paul Morihien, Gérard Blitz s'appuie directement sur ses connaissances dans le milieu sportif et journalistique (notamment le journal *L'Équipe*) pour ouvrir son premier village :

« [Suite à mon refus], Gérard a proposé à Tony Hatot (champion de France de natation durant la Seconde Guerre mondiale) d'être président [de l'association Club Méditerranée]. Et il ne savait toujours pas que je faisais la même chose. Et alors il s'est fait patronner par Marcel Hansenne, champion de course, journaliste [à *L'Équipe*], un merveilleux homme. Il a eu des articles. Je ne saurais jamais comment il a connu Marcel Hansenne. Certainement en faisant des démarches » (Paul Morihien).

Ainsi, Dimitri Philippoff, l'homme qui aurait dû jouer un rôle fondamental au sein de ce réseau grâce à sa situation, à l'interface entre les milieux sportifs (et en particulier celui de la natation) et les milieux journalistiques, n'a pas mis en relation les fondateurs des villages de vacances : idole du groupe, il a néanmoins une influence majeure sur la conception de ces nouveaux espaces de loisirs. En 1950, deux Villages magiques sont créés, l'un autour d'un lac dans le Tyrol, l'autre en Sicile, et un village du Club Méditerranée, à Alcudia en Espagne⁵⁶. En 1956, les Villages magiques et le Club Méditerranée fusionnent :

« Et alors Gérard a ouvert son village à Alcudia et moi j'ai ouvert deux villages d'un coup, un au Tyrol, un village de cheval, de canoë, sur un merveilleux lac, puis un deuxième en Sicile. J'ai eu du succès, Blitz a eu du succès aussi. Parce qu'il y avait une telle demande, il y avait tant de gens qui attendaient ça. Alors ils font connaissance du Club olympique, tout à coup l'année suivante, il y en a deux autres. Mais en vérité pendant trois, quatre ans on a tiré le diable par la queue. Parce que ce que nous gagnions était très inférieur au besoin d'argent pour créer de nouveaux villages, parce qu'on faisait la queue chez nous. On ne pouvait pas satisfaire la clientèle. On n'était jamais payés. Moi, je ne me suis jamais payé. Autre constatation, je n'avais comme clientes que les lectrices de *Elle* et Gérard n'avait que les lecteurs de la rubrique football et l'animation était impossible aussi... Sans nous concerter, nous sommes tombés sur le même loueur de tentes, Trigano. Au bout de trois, quatre ans, on lui devait chacun de notre côté beaucoup d'argent. Et Gilbert entre en scène en 1955 et finalement il organise un rendez-vous. Entre-temps, j'avais revu Blitz car je voulais m'installer en Espagne. [...] Il n'y a jamais eu de fâcherie entre Blitz et moi, il y a eu de la concurrence, mais une concurrence plutôt sympa. Trigano nous a réunis en disant : "Vous avez tous les deux des problèmes... en plus vous êtes en société loi 1901 c'est ingérable, vous n'avez pas le droit de faire

53. J. Marais, *op. cit.*, p. 151.

54. Pour une biographie voir le site Internet du Centre audiovisuel et informatique de l'université de Paris 3, Sorbonne nouvelle (<http://www.cavi.univ-paris3.fr/phalese/desslate/dico0466.htm>).

55. Hélène Gordon-Lazareff, rédactrice en chef de *Elle*, appartient à cette avant-garde bourgeoise (avec Françoise Giroud, Marcelle Auclair, Aline Ripert, etc.) qui, imprégnée du modèle américain (elle a passé plusieurs années aux États-Unis), participe à la

« modernisation morale » en s'opposant aux valeurs familiales conservatrices (Remi Lenoir, *Généalogie de la morale familiale*, Paris, Seuil, 2003, p. 439-440).

56. Le schéma du réseau des clubs de vacances récapitule les relations entre-

nues par les différentes associations à la fin des années 1940. Le Touring Club de France (TCF) et le Club Polynésie n'appartiennent pas au réseau de relations des clubs de vacances de ces premières années.

Gérard Blitz (1912 – 1990) : fondateur du Club Méditerranée

De nombreux écrits confondent les deux Gérard Blitz¹. Le premier (1901 – 1979), champion de natation, médaillé aux Jeux olympiques de 1920 et 1924 et recordman du monde du 400 mètres dos en 1921, est l'oncle du second (1912 – 1990), fondateur du Club Méditerranée en 1950. Ce dernier est également un nageur de haut niveau. Son père, Maurice Blitz, croit en la libération de l'homme par le socialisme². Il considère le sport comme un moyen éducatif. Il répète chaque jour à son fils le précepte : « Un esprit sain dans un corps sain » et défend une conception sportive inspirée de l'olympisme de Pierre de Coubertin où priment les valeurs de l'amateurisme et la loyauté dans le combat. Comme le souligne Gérard Blitz, « il m'a véritablement élevé dans le culte du sport à un point qu'on peut difficilement imaginer maintenant³ ». Diamantaire, Maurice gagne bien sa vie. Dès qu'il a assez d'argent, il se consacre entièrement à la natation. « Dès que nous n'avions plus d'argent, il se remettait au travail, explique Gérard Blitz. Cette liberté dans le travail m'a beaucoup marqué et influencé tout au long de ma vie. » Sa mère, née à Anvers, catholique convertie au judaïsme lors de son mariage, tient un institut de beauté. Du côté maternel, les frères et sœurs sont soit avocats, soit médecins. À 16 ans, Gérard, qui est un élève moyen, quitte l'école pour apprendre auprès de son père le métier de cliveur de diamants⁴. Il passe cependant la moitié de ses journées à la piscine où il apparaît davantage comme le fils de l'entraîneur que comme un champion à part entière. Il pratique la natation en dilettante : « Parce que je ne cherchais rien ! Pour moi, ce contexte sportif était un cadeau. Dans ce lieu de rencontre qu'était le club, on trouvait la loyauté dans les rapports et l'absence de ségrégation sociale⁵ ». Gérard acquiert, néanmoins, une réputation en water-polo. Il est, à plusieurs reprises, champion de natation de Belgique. En 1936, il refuse d'aller aux Jeux olympiques de Berlin, convoque la presse en cachette (ce qui provoque un scandale dans la famille). Il est remplacé par son oncle du même nom, qui a fait partie des médaillés juifs à Berlin. Gérard résume cette période en ces termes : « Donc le plus important dans ma jeunesse a été ce contexte de liberté dans le sens de conscience et de responsabilité⁶ ». À 23 ans, il se marie une première fois. Il a quatre

enfants. Seule Hélène Perry-Blitz a travaillé au Club Méditerranée. Les autres sont devenus médecins et cadres financiers. En 1948, il épouse sa seconde femme : Claudine Blitz. C'est grâce à elle qu'il découvre à la fois le bouddhisme et Tahiti. Ces deux éléments constitueront des sources d'inspiration pour l'hédonisme du Club Méditerranée. Hélène Perry-Blitz explique la rencontre entre son père et Claudine :

« Claudine [34/35 ans en 1948] était infirmière.

Avant la guerre elle a épousé un pharmacien qui a voulu s'installer à Tahiti. Deux enfants. Il a fait une très grosse fortune à Tahiti. Ils se sont séparés. Claudine a rencontré mon père à Paris en 1947. Les parents de Claudine avaient une maison au Canet, puis, quand l'une de leurs filles est décédée, ils ont été à Tahiti. Donc Claudine a bien connu le Tahiti sans touristes. C'est elle qui a enthousiasmé mon père avec ce côté détente, fantaisie, cette douceur de vivre. Elle était en contact avec tous les Tahitiens de l'époque qui venaient étudier à Paris. D'où les idées de paréo, de guitare, etc. Claudine était à Alcutia [le premier village du Club Méditerranée]. »

Pendant la Seconde Guerre mondiale, Gérard est d'abord intégré dans un régiment (belge) d'élite à cheval dans la perspective des matches interrégiments. Arrêté à Anvers, il est libéré grâce aux relations que lui vaut son statut de champion. Après la défaite belge, il décide d'aller en Suisse avec sa famille. Il organise un réseau de renseignements et de passage vers la Suisse. À la fin de la guerre, il est chargé par le gouvernement belge d'organiser le repos des prisonniers de guerre à Chamonix avant leur retour au pays. Gérard Blitz retourne ensuite à Paris. Il ouvre un magasin de vêtements avant de créer le Club Méditerranée en 1950.

1. Ainsi, le portail fédéral de Belgique dans sa rubrique « personnalités » attribue les médailles olympiques au fondateur du Club Méditerranée et confond les dates de naissance de l'oncle et du neveu.

2. Cette partie repose notamment sur les entretiens accordés par Gérard Blitz à Bruno Solt au début des années 1980 (Gérard Blitz, *La Vacances : entretiens avec Bruno Solt*, Paris, Dervy, 1990).

3. *Ibid.*, p. 17.

4. Selon Alain Ehrenberg, Gérard Blitz a fait des études pour devenir ingénieur (Alain Ehrenberg, « Le Club Méditerranée : 1935 – 1960 », *Autrement*, 111, janvier 1990, p. 119).

5. G. Blitz, *op. cit.*, p. 20.

6. *Ibid.*, p. 25.

des bénéfiques." Lionel aussi a dû se transformer en société, comme nous quand ils ont vu qu'il y avait de l'argent. Donc on s'est rassemblés et on a créé le Club Méditerranée SA, 1955 ou 1956 [en 1957]. Gérard s'occupait des villages. Trigano devient le trésorier [déjà depuis 1953]. Moi je m'occupe de la publicité et de la publication du *Trident* » (Paul Morihien)⁵⁷.

Issus de familles bourgeoises, les nageurs en question ne cherchent pas un rendement économique immédiat de leurs compétences sportives. Leur attitude détachée, quasi « aristocratique », vis-à-vis des nécessités matérielles de l'existence est aussi une condition d'insertion dans le club mondain du Racing : il s'agit d'actualiser leurs dispositions en se familiarisant avec les goûts bourgeois. Leurs qualités sportives leur permettent de fréquenter un espace privilégié d'accumulation de capital social. Et c'est dans l'actualisation de leurs dispositions bourgeoises et de leur capital social que l'on trouve les fondements de leur reconversion dans les clubs de vacances. À la manière des aristocrates qui se reconvertissent dans le monde de l'édition, ces nageurs ont mené pendant un temps une vie de bohème et sont conduits à considérer leur activité comme « un état, une manière d'être plus que

comme une profession⁵⁸ ». Ils vivent leur activité comme une aventure qui se renouvelle en permanence, point de rencontre de différentes personnalités marquantes. En définitive, la création de ces clubs sera une manière de « professionnaliser » leur activité de nageur, non pas en devenant des sportifs professionnels à une époque où cette perspective reste improbable, mais en adoptant une relecture ludique et hédoniste des sports nautiques⁵⁹. À une époque où les départs en vacances sont encore le fait d'une population urbaine relativement aisée, les clubs de vacances vont attirer un public jeune, sportif et urbain en rupture avec les modèles antérieurs de vacances. En développant une idéologie des loisirs fondée sur l'hédonisme, le Club Méditerranée s'inscrit dans l'entreprise de « modernisation morale⁶⁰ » menée par une frange progressiste de la petite bourgeoisie et de la bourgeoisie urbaine et dans la diffusion sociale de l'accès aux loisirs et aux vacances qui prend son essor dans la seconde moitié des années 1950. Même si, dès les premières années⁶¹, les dirigeants déclarent rejeter le profit, le rapport utilitariste à l'argent va autoriser le passage du statut associatif à celui d'entreprise sans susciter des « problèmes idéologiques ».

57. Le Club Méditerranée a également profité d'une publicité indirecte grâce à de nombreux articles dans des journaux nationaux et régionaux en France et en Europe (voir *Le Trident*, 4, juin 1951, p. 1). À l'époque, il existe déjà le Club olympique et Air-Sport-Soleil. Pour son club, Gérard Blitz voulait un nom qui exprime à la fois

la lumière, l'eau et l'air : la Méditerranée symbolise pour lui ces éléments naturels.

58. M. de Saint Martin, « Vers une sociologie des aristocrates déclassés », *op. cit.*, p. 791-793.

59. Le système du parrainage, le « luxe pour tous », le caractère international, l'approche ludique du sport, etc., sont

autant d'éléments communs aux clubs de natation (en particulier au RCF) et aux clubs de vacances.

60. R. Lenoir, *op. cit.*, p. 440.

61. Dès 1953, parallèlement à l'association Club Méditerranée, se crée une entreprise. En 1957, le Club Méditerranée devient une Société anonyme. En 1950, le premier

village accueille 2 300 adhérents. En 1960, l'entreprise Club Méditerranée compte 19 villages et 45 000 clients (Archives du Club Méditerranée). Selon Yves Raynouard et Christiane Peyre, il y a eu 60 000 inscriptions en 1961 (*Histoire et légendes du Club Méditerranée*, Paris, Seuil, 1971, p. 167).

